

Sero, si tard...

Georges Leroux

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, G. (2006). *Sero, si tard.... Contre-jour*, (9), 133–137.

Sero, si tard...

Georges Leroux

Accepter, le concernant, le défi de l'écriture après sa mort n'est pas moins difficile qu'avant. Combien de fois, plongé dans la lecture d'un texte de lui, me suis-je interrompu pour me secouer, comme s'il était impossible qu'une attente trouve une réponse aussi parfaitement ajustée à sa demande toujours démesurée ! Dans l'excès, dans la surabondance, et presque dans la coïncidence. Cette difficulté ne date pas d'hier, elle remonte aux premières pages, alors que déjà le signe était rapporté à la référence absente : je recopiais des morceaux entiers parce que je pressentais que l'essentiel y était en jeu. C'était déjà, au cœur d'une jeunesse indécise, l'amorce de ce que j'aimerais appeler une décision philosophique, celle de lire autrement, et pourtant c'était déjà tard, il aurait fallu que ce fut depuis le début. Bien des mauvais plis étaient déjà pris, il fallait apprendre à les déplier.

Déplier, il le fallait, mais à travers quels détours, quels chemins de traverse ou de forêt, je ne le savais pas. *Sero te amaui*. Ni des *Confessions*, ni une *Odyssée*, ni un *Testament*, pourrais-je dire en reprenant l'adresse de *Voiles*, mais une autre écriture de la séparation et de la différence, trouvée au carrefour, en cherchant une trace dans un taillis où je fus conduit par la main pour aller à la rencontre de ce Juif/non-Juif, étant moi-même placé devant le même voilement, les mêmes voiles de la vérité que ceux dont il a décrit — hier encore, et jusqu'à la fin — la fatigue, l'épuisement. Pour saluer cette rencontre, je voudrais rappeler trois moments augustinien

qui furent pour moi trois décisions de lecture. Il n'est pas donné à chacun de pouvoir se retrouver sur la plage d'Ostie avec sa mère pour y accueillir les livres qui traceront le chemin, et pourtant je me suis si souvent promené en pensée sur ce littoral du port de Rome que je me sens la force d'y retourner pour honorer sa mémoire et une fois de plus y reprendre sa trace.

Tolle, lege. Prends et lis, c'est ainsi que dans la vision d'Ostie le jeune Augustin, déjà si perplexe et inquiet d'avoir trop fréquenté les maîtres exilés dans les confins de l'Empire, reçut l'ordre de lire autre chose, et surtout de lire autrement. Ce qu'il lut fit de lui un Chrétien, et pourtant ce n'était pas un texte chrétien. Il fallut beaucoup de temps, beaucoup d'études pour que nous sachions de quoi il s'agissait : ces livres de platoniciens n'étaient rien d'autre qu'un condensé des *Ennéades* de Plotin, un discours sur l'ineffabilité de l'Un. Étrange rebond que cette irruption de la parole d'un Alexandrin, lui aussi élevé un siècle auparavant dans la blancheur de l'Afrique du Nord, et lui aussi rapatrié dans la métropole où il gardera toute sa vie la nostalgie d'une douceur perdue, d'une fusion avec la mer. Lisant ces livres, Augustin ne sait rien de ce que nous savons, et si je le rappelle, c'est pour dire dans un premier moment ma propre ignorance, mon inconscience de lecteur. Ce rebond du Grec dans le Chrétien, aurait-il été pensable sans le Juif ? La première fois que je lus un texte de Jacques Derrida, ce n'était pas encore un livre. C'était, à la suite d'un cours de Claude Lévesque en 1965, le texte « Violence et métaphysique » qui datait de l'année d'avant. Adressé à la pensée de Lévinas, ce texte d'une rigueur insolite disait déjà l'aporie du Grec et du Juif. Je savais que j'étais grec, je venais en fait de le décider pour déplier mon héritage chrétien ; de toute manière, on ne devient pas juif, même si étant chrétien, on croit tout récapituler. L'infini n'est pas un substitut de la totalité, il n'est pas non plus un espace reposant pour la pensée. Certains textes ont sur nous, du seul fait peut-être de notre attente inexplicitée, un effet de nom propre. Ils nomment, quasi pour toujours, l'espace de pensée qu'ils ont découpé. Voilà donc, est-on amené à dire, ce qui se tient derrière un attrait, un désir, une innocence devant le monde opaque de ce qui reste à penser. La ligne d'horizon est dessinée. C'est ce texte qui me

permet d'accueillir, comme s'il m'était destiné de toute éternité, le texte de Plotin qui m'occuperait ensuite sans interruption. Si la vérité est au-delà, et qu'il faille la dévoiler, le nom propre de la pensée est ce dévoilement incessant. Augustin déplore que ce nom lui soit apparu si tard, et pourtant il reconnaît qu'il le connaissait depuis toujours.

« Mon pauvre, mon pauvre, en finir avec le voile aura toujours été le mouvement même du voile : dé-voiler, se dévoiler, réaffirmer le voile dans le dévoilement. Il en finit avec lui-même dans le dévoilement, le voile, et toujours en vue d'en finir dans le dévoilement de soi. En finir avec le voile, c'est en finir avec soi. » (« Un ver... », 30) Je n'avais pas encore lu cela, je ne faisais que commencer à lire, je ne pouvais deviner la fatigue et l'illusion, encore moins la possibilité déjà si lointaine de parler en mon nom propre. La philologie, si importante pour lui, n'était-elle pas ma demeure d'élection ?

La deuxième scène de lecture que je veux évoquer se situe bien après son passage à Montréal en 1971. Je l'avais alors écouté, mais dans l'incrédulité, car la phénoménologie faisait écran, quelque chose s'était perdu pour moi de la trace, de la différance, que j'avais trop rapidement placées dans un périmètre un peu simple. Je ne sentais pas les vagues qui venaient. Je n'en subis le choc que dans « Circonfession ». Non pas que j'aie partagé l'ambition de son interlocuteur si ironiquement placé en surplomb, mais tout simplement parce que l'accueil de sa voix redevenait pour moi immédiat. Dans le rapport à la mère, d'abord, mais surtout dans la figure du jeune Augustin. J'avais besoin de réentendre l'injonction d'Ostie : prends et lis. Mais que fallait-il que je prenne ? Il n'y avait pas pour moi, au fond d'un tiroir, un tallith légué par mon père, lui qui, comme son père, souffrait de ma mécréance, de ma venue dans la philosophie, de mon exil du monde des tâches responsables. S'il n'y avait pas de tallith, il y avait au moins l'écriture. J'avais pris Plotin et Lévinas, j'avais médité la séparation et l'ineffabilité, je pouvais peut-être ouvrir à mon tour les *Confessions*. Quand la lecture de « Circonfession » fut disponible en cassette, je mis beaucoup de temps à comprendre l'importance de la décision d'aller vers sa voix propre. Pourquoi cela, de la part de celui qui

dénonçait l'illusion de la présence ? Un voile de plus, certainement. Mais lui venait déjà tard, en tout cas pour moi qui n'avais jamais accepté la perte. Fallait-il se retrouver à Ostie pour que le ciel s'ouvre ?

« La vérité, s'il en faut et si vous y tenez encore, elle semble pourtant attendre. » (« Un ver... », 33) Quand il revint à Montréal en 1997, pour lire ce qui allait devenir *Voiles*, je n'eus pas le choix de franchir le pas. Je dois encore une fois à l'amitié de Claude Lévesque, qui l'avait reçu en 1978 avec Christie McDonald, de l'avoir rencontré à ce moment-là, mais c'est en 1997, avec Ginette Michaud et encore Claude, si tard, *sero*, que je pus lui parler. Pourquoi parler quand on peut lire, tant et tant ? Je ne peux répondre à cette question, c'est la question de toute écriture, elle se retourne vers celui qui la pose : pourquoi écrire en effet, sinon en raison de ce désir de l'impossible présence ? « Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi », *mecum eras, et tecum non eram* (36).

Lu dans la vieille salle de la Bibliothèque nationale, le texte du « Ver à soie » fut repris en diffusion radiophonique par François Ismert qui me donna l'occasion d'un entretien lui aussi diffusé. Ce fut un texte attendu ici, écouté, reçu. « Mais je ne suis pas du tout épuisé, moi, moi-même je suis tout jeune, comme à la veille d'une résurrection qui n'a pas encore dit son nom. Vous ne me connaissez pas encore par mon nom. » (42) En finit-on de méditer la métamorphose dans laquelle il s'agit de laisser vivre l'autre ? Comme pour plusieurs de ses auditeurs ce soir-là, j'étais stupéfait, mais la référence n'était pas disponible : elle ne le devint que dans le livre, qui nous dit comment « Un ver à soie » est inscrit dans saint Augustin. Impossible, relisant ces *Voiles* sur l'absence implacable de sa mort, de ne pas entendre sa propre voix, impossible de ne pas entendre ce qui s'est fracturé sur cette plage d'Ostie.

Rompre avec cet Un sans laisser de trace, pas même une trace de départ, pas même le sceau d'une rupture, voilà la seule décision possible, voilà le suicide absolu et le sens premier qu'il peut y avoir à laisser vivre l'autre, le laisser être, sans même escompter le moindre bénéfice de ce retrait du voile ou du linceul. Ne pas même vouloir d'une disparition sans linceul et par le feu, non loin de la Terre de

Feu. Ne pas même leur laisser mes cendres. Bénédiction de qui part sans laisser d'adresse. Ne plus s'être ni s'avoir, voilà la vérité sans vérité qui me cherche au bout du monde. Faire son deuil de la vérité, non faire de la vérité son deuil, et le deuil de l'ipséité même, mais (ou donc) sans porter ni faire porter le deuil à personne, et sans jamais que la vérité en souffre elle-même, je veux dire la vérité en soi, si jamais il y en avait.

(43)